

LE SALE AIR DE LA PEUR : PRÉSENTATION D'UN CHOIX DE DESSINS DE DOBRITZ

Martine MAUVIEUX

La peur, Jean Dobritz l'a analysée, disséquée, contournée, retournée dans tous les sens en des milliers de dessins qui sont autant d'interrogations sur le comportement humain, qu'il observe alternativement de loin, comme un anthropologue amusé, et de près, comme un acteur blessé, armé de son crayon trempé dans l'humour tendrement acidulé.

Le titre qu'il a choisi spontanément pour sa présentation (en l'écrivant avec application sur un post-it), est révélateur : « le sale air de la peur ». Jeu de mots venu naturellement dans une rêverie flottante qui renvoie à la fois au désagrément d'un climat anxiogène et au film d'Henri-Georges Clouzot sorti en salles en 1953 *Le salaire de la peur*¹. Passé de très nombreuses fois sur les chaînes de télévision, ce film a marqué l'imaginaire collectif des Français sur plusieurs générations. On s'en souvient : quatre marginaux de l'Amérique du sud se voient proposer un travail très bien rémunéré mais particulièrement dangereux. Il s'agit de transporter dans deux camions, sur 500 km, de fortes quantités de nitroglycérine, un composé chimique hautement explosif. Ce trajet périlleux est source des pires angoisses pour les chauffeurs. Deux d'entre eux vont d'ailleurs mourir dans l'explosion de leur camion, ce qui ne fera qu'accroître la peur des survivants. On voit là des hommes démunis, sans inscription sociale, prendre des risques insensés pour « gagner leur vie ». Le spectateur en a le cœur arraché, car comment ne pas partager la terreur de ces convoyeurs de l'enfer.

¹ D'après le roman éponyme de Georges Arnaud : *Le Salaire de la peur*, Paris, R. Juillard, 1950.

La peur chez Dobritz : un sentiment extrême et un moteur

Par un tel clin d'œil vers ce film « culte », Dobritz donne d'emblée le ton de ce que la peur peut lui évoquer, un sentiment extrême. Alors on recule un peu, on s'interroge sur le double sens de l'idée, on observe l'artiste, grand, fort qui cache sous un air bougon un cœur tendre et généreux, on consulte ses dessins, ses milliers de dessins et on reste perplexe devant tant de paradoxes : Dobritz nous apparaît comme un dessinateur prodigue d'une imagination débordante, plus attaché à représenter le genre humain tel qu'il le perçoit dans son ensemble qu'à commenter l'actualité au quotidien. Peu à peu, on découvre qu'il est, avant tout et en même temps, un philosophe, de ceux qui restent en recul, mi-amusé mi-agacé par l'absurdité du monde, une sorte de Diogène des temps modernes ; de fait sa vie semble s'être tissée selon cette logique : aîné d'une famille de trois garçons, il a beaucoup déménagé, dans sa jeunesse, aux quatre coins de l'hexagone au gré des mutations de son père, militaire de carrière. Ces déracinements à répétition lui ont donné un goût certain de la liberté : il le reconnaît lui-même ; il en a gagné une grande indépendance d'esprit et son indéniable force de caractère, sources d'admiration de tout son entourage. Quand, parfois, on a la chance de l'entendre se raconter, on apprend qu'il a choisi de dessiner très jeune allant contre les conseils paternels plus raisonnables : faire des études, exercer un métier stable. Non, encore adolescent, Dobritz a choisi la liberté : pas d'étude et pas de travail pour se « caser », l'éloignement du cocon familial s'est imposé, le départ du Sud méditerranéen pour rejoindre la capitale avec l'aspiration de tout y découvrir et tout y apprendre : c'est là que le jeune homme se construira. On l'imagine déterminé, tel un Rimbaud, les poings serrés dans ses poches crevées, arpenter les rues parisiennes, travaillant à mille petits boulots alimentaires, de la manutention sur les marchés à l'aide en imprimerie en passant par la vente d'affiches de cinéma. Il a connu la misère, a dormi sur les bancs et évoque non sans une certaine tendresse matinée de fierté cette époque où il marchait des kilomètres, les pieds au frais dans des chaussures trouées.

Dobritz : un dessinateur acharné

On le comprend vite, Dobritz a au fond de lui l'assurance de ses armes : le dessin et l'humour. C'est avec une belle distanciation qu'il a porté son

regard tout autour de lui, non comme un malheureux en quête d'une main charitable mais comme un véritable créateur qui s'imbibe de son environnement pour mieux le restituer. Dobritz est un immense dessinateur, original et sans entrave qui s'est façonné tout seul en se colletant avec la vie à corps perdu. Il va sans dire que cet itinéraire pas banal, sans la sécurité qui protège et assure des lendemains rians, lui a donné plus d'une frayeur : accusant les coups, il a transformé ses émotions contrastées en dessins où l'on perçoit énergie et sincérité sans faille. Dobritz a trouvé son équilibre, sa force, ses ressources mentales et affectives dans la pratique acharnée et quotidienne du dessin : ainsi est-il devenu dessinateur de presse en 1975, dès l'âge de 19 ans. Aujourd'hui, il est toujours dessinateur de presse mais aussi et avant tout un « créateur d'images » issues de ses rêves et de ses combats.

Dessinateur à multiples facettes

C'est dans les pages du journal *M.S Magazine* qu'il commence à publier ses premiers dessins puis il travaille pour des titres très divers comme *Combat socialiste*, *Témoignage chrétien*, *La Croix* ou *Télé 7 jours*. De 1976 à 1980 il participe au service générique d'Antenne 2. Depuis 1988, Dobritz dessine pour *Le Figaro* où il est salarié et détenteur de la carte de journaliste. En quarante ans d'activité, il a réalisé plus de 40 000 dessins, a publié une dizaine d'albums et présenté son travail dans plus d'une quinzaine d'expositions personnelles ou collectives.

En résumé, la carrière de Dobritz dessinateur est marquée par son goût absolu de la liberté, une angoisse quasi métaphysique qui le positionne en marge de la scène médiatique, une fidélité à toute épreuve qui l'oblige à s'effacer si le doute, la peur de la trahison ou de l'abandon le taraudent. Son travail est nourri de ces sentiments à dimensions variables : peur d'être ennuyé, importuné, obligé, peur d'être oublié, peur d'un monde qui bascule dans la pollution, l'injustice sociale et la disparition des amis dessinateurs, peur d'un avenir qui s'étrangle comme un long tunnel sans espoir. Combattant et résistant à la carrure d'un bûcheron, il tire sur son long cigare avec avidité comme pour chasser ce temps présent chargé virtuellement de mauvaises surprises, anticipant (avec soulagement) son retour à sa table à dessin ou à sa tablette graphique, véritable et seul havre de paix. Il ne se prend pas au sérieux mais travaille avec le plus grand sérieux et une aisance admirable.

Représentation de la peur chez Dobritz

Pour la journée dessin de presse du 26 mars 2015 sur le thème de la peur, Dobritz a tout d'abord sélectionné dans son immense production une quarantaine de dessins. La présentation définitive a porté sur vingt dessins qui traduisent toujours le même type de peur : l'angoisse de l'homme seul et désarmé dans un monde inhumain.

Un premier ensemble de dessins provient du livre *Management. Le placard a horreur du vide*² (après une première publication dans les pages du *Figaro* la même année). Entièrement écrit et dessiné par Dobritz, cet album évoque la douloureuse expérience d'un employé de bureau, dessinateur de presse en l'occurrence, qui apprend un beau jour, sans raison valable, sans signe annonciateur, qu'il est mis au placard. Cette situation, banale somme toute, vécue par des milliers de personnes (quand elles ne sont pas mises à la porte ou au chômage pour finir), est en passe de devenir universelle. Chacun peut s'interroger sur sa réaction personnelle face à une telle situation anxiogène. Comment la vivre : stupéfaction, révolte, désespoir, panique, toutes les idées les plus contradictoires tournent dans la tête de la victime : pourquoi moi ? Suis-je si mauvais ? Que s'est-il passé ? Pourquoi n'ai-je rien vu venir ? Je croyais pourtant mon patron amical, j'étais apprécié pour mon talent. Trahison ? Incompréhension ? Que faire ? Qu'advient-il de moi ? Quel avenir ai-je à présent ?

Dans son ouvrage, Dobritz nous fait vivre tous ces sentiments avec l'humour qu'on lui connaît : inventive déclinaison autour de jeux de mots et d'images improbables, figures de styles amplifiées jusqu'à l'absurde. Pas de violence ou de vengeance, pas d'agressivité, l'auteur reste en retrait tout en nous introduisant dans un univers troublant proche de celui décrit par Kafka dans ses romans. Les deux figures principales du « drame » s'opposent sans heurt mais avec une évidence certaine : d'un côté le puissant (le patron, le directeur, le chef) et de l'autre le petit (l'employé, l'ouvrier, la victime). La lutte des classes revue et corrigée par l'œil et la main de l'artiste.

Dans le dessin « Au placard !! » (Fig. 1), le patron hurle son injonction en ouvrant amplement la bouche qui se trouve être en même temps le placard où est sagement assis l'employé, derrière son bureau. La tête du patron

² *Management. Le placard a horreur du vide*, [texte et dessins] de Dobritz, Café république/ Bruno Leprince, 2010

est déformée à outrance : sur le sommet du front, les yeux sont signalés par des points rapprochés et les sourcils froncés par des serpentins obliques. Les oreilles décollées semblent menaçantes, à l'écoute de la réaction de l'employé... qui n'en a pas ; il attend les mains croisées, l'air interrogatif. Le nez du chef est réduit à un grand signe anguleux qui sépare rageusement en deux ce visage haineux.



Fig. 1 : «Au placard !! » Le Figaro, Management. Le placard a horreur du vide, p.9.

Le regard du spectateur revient sans cesse sur la glotte du chef où trône le petit homme étonnamment imperturbable derrière deux rangées de dents prêtes à se refermer comme les hermes d'un château : drôle d'impression. Le paradoxe est là : le petit homme est à la fois protégé et expulsé. Par ces effets stylistiques, Dobritz traduit, avec un maximum d'efficacité, l'absurdité de la situation et l'injustice de la décision. Il n'y a pas d'explication donnée : un seul cri du puissant empêche toute discussion ; une colère aveugle et un manque de flair condamnent le petit à disparaître, englouti. Dans un autre dessin, le patron est figuré par un grand requin en costume de ville (Fig. 2). Il nous tourne le dos et, les bras levés dans un geste menaçant, il court derrière

les employés effrayés filant à grandes enjambées vers un espace lointain (évoqué par la diminution de leur taille jusqu'à la disparition en haut de la feuille). Dans la débâcle, ces petits personnages tous identiques (costumes noirs, chapeaux noirs, têtes rasées, sans visages) tiennent encore leurs attachés-cases, comme derniers emblèmes de leur identité sociale. Ici Dobritz utilise la métaphore du requin qui représente depuis 1790 « la personne cupide et impitoyable en affaires » (*Nouveau Petit Robert*). Tout est dit dans une économie de moyens : sur un fond blanc sans décor, les six personnages sont alignés en une frise ascendante de gauche à droite : élan agressif du requin en habit de ville, terreur des petits hommes qui n'ont qu'une chose à faire : s'enfuir.



Fig. 2 : [Le requin] *Le Figaro, Management. Le placard a horreur du vide*, p.35, 2010

Quand Dobritz représente l'employé, sidéré par l'annonce stupéfiante de sa mise au placard, il le dessine avec un visage neutre, sourcils levés sur des yeux sans expression, bouche fermée réduite à un trait -on pourrait même dire un tiret- sur le menton. Il porte encore tous les signes de l'intégration sociale civilisée et active : le costume cravate, le chapeau vissé sur la tête,

l'attaché-case qui suppose une réserve de savoir et de connaissances précieuses, le bagage signifiant du bon bureaucrate. Par une série de mises en scène comiques et métaphoriques, Dobritz tente de nous faire comprendre ce que son personnage vit de l'intérieur : un vrai désarroi.

Il est jeté, mis à la poubelle, il se désintègre moralement : on le voit devenir poussière, la moitié gauche de son corps et de ses accessoires se transformant en points noirs rassemblés au sol en cônes ; la pelle et la balayette à ses pieds expliquent et renforcent la déchéance (Fig. 3).



Fig. 3 : [La poussière] *Le Figaro, Management. Le placard a horreur du vide*, p.41, 2010

Il est mis au rancart : on le voit dans une poubelle-prison, debout, les mains fermées sur les barreaux, l'air pitoyable : pas de porte, pas d'issue, pas d'espoir.

Il est mis à l'écart, isolé : un carré en pointillés est tracé au sol, autour de son bureau. Une paire de ciseaux posée sur la délimitation signifie la coupure, l'exclusion.

Il est condamné, menacé : assis à son bureau dans l'étau des lames-massues de ciseaux géants ; il prie, tout regardant l'assommoir au-dessus de sa tête. (Fig. 4) Il tremble de peur mais espère faire reculer la chute fatale. Les ciseaux renvoient intuitivement à plusieurs idées : aux « fourches caudines », à « l'épée de Damoclès », aux « ciseaux de Madame Anastasie » : défaite, humiliation et censure.

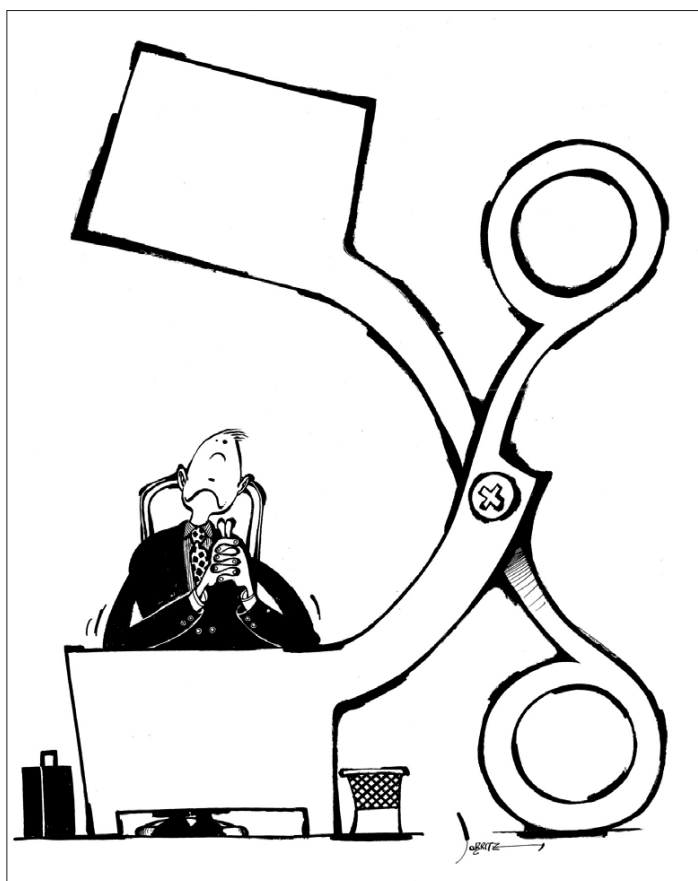


Fig. 4 : [Les ciseaux], *Télé 7 jours*, *Le Figaro*, 2010

Il est assommé par la nouvelle : un marteau gigantesque s'abat sur sa tête aplatie comme la tête d'un clou. Le mouvement du marteau et de la tête sont rendus sensibles, le visage de l'employé demeure avec ses traits figés dans son expression de surprise candide.

Il est pris dans l'engrenage : on le voit assis au travail : son siège et son bureau sont les dents d'une immense roue en rotation. Encore deux crans et le petit homme sera broyé. Il résiste jusqu'au bout mais sans espoir. On pense là au film de Charlot *Les Temps modernes* (1936) où l'on voit le personnage

principal devenir machine à force de subir décervelage et cadences insensées.
(Fig. 5)

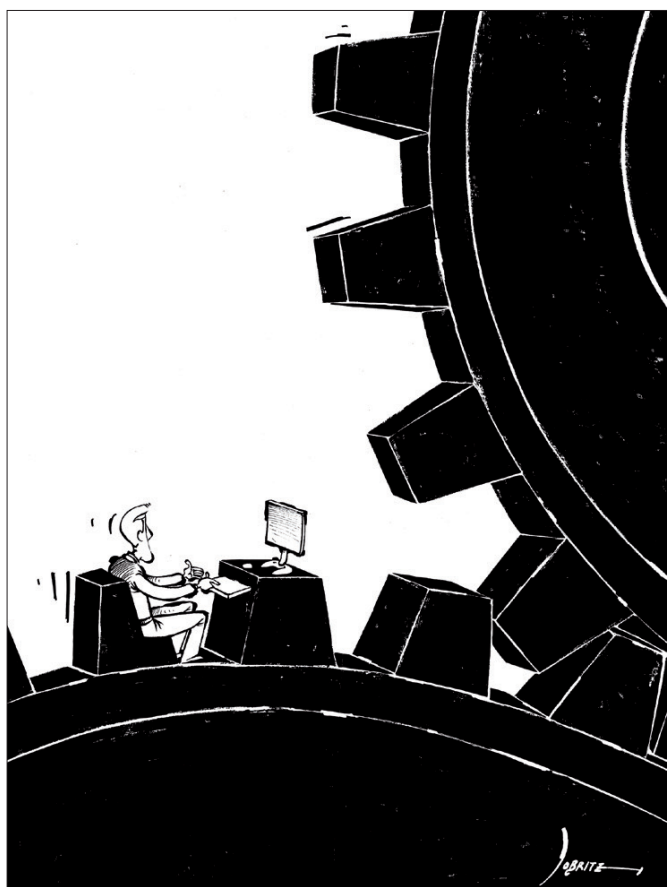


Fig. 5 : [L'engrenage], Le Figaro, 2010.

Dans un autre album publié également en 2010, *Dégâts des zoos*³, Dobritz se joue de l'anthropomorphisme animal pour exprimer le combat aride que les êtres humains se livrent entre eux dans un contexte social et professionnel déroutant malgré toutes les promesses de respect des conventions sociales. Cet exercice est jubilatoire à plus d'un titre. Dobritz donne la parole à tous les animaux, les petits et les grands, tous enfermés pour toutes sortes de raisons dans des prisons invisibles ; ainsi voit-on deux minuscules fourmis suivies par un tamanoir qui approche dangereusement sa longue langue. L'une d'elle dit à l'autre « Ne te retourne pas, mais on est suivi !!... ». (Fig. 6) Comique de situation : le danger est imminent, la mort quasi certaine ; rien à faire d'autre alors que de garder un calme digne et imperturbable en

³ *Dégâts des Zoos* par Dobritz, Art spirit, 2010.

attendant l'issue fatale. Autre situation : deux girafes noires se rencontrent : sur l'une des deux, des plaques s'envolent. La girafe « malade » s'en explique « Je stresse au bureau !! ». Elle avoue son angoisse et pourtant elle semble redécouvrir paradoxalement les motifs de son pelage d'origine. Doit-on comprendre que son stress est le début de sa guérison ?

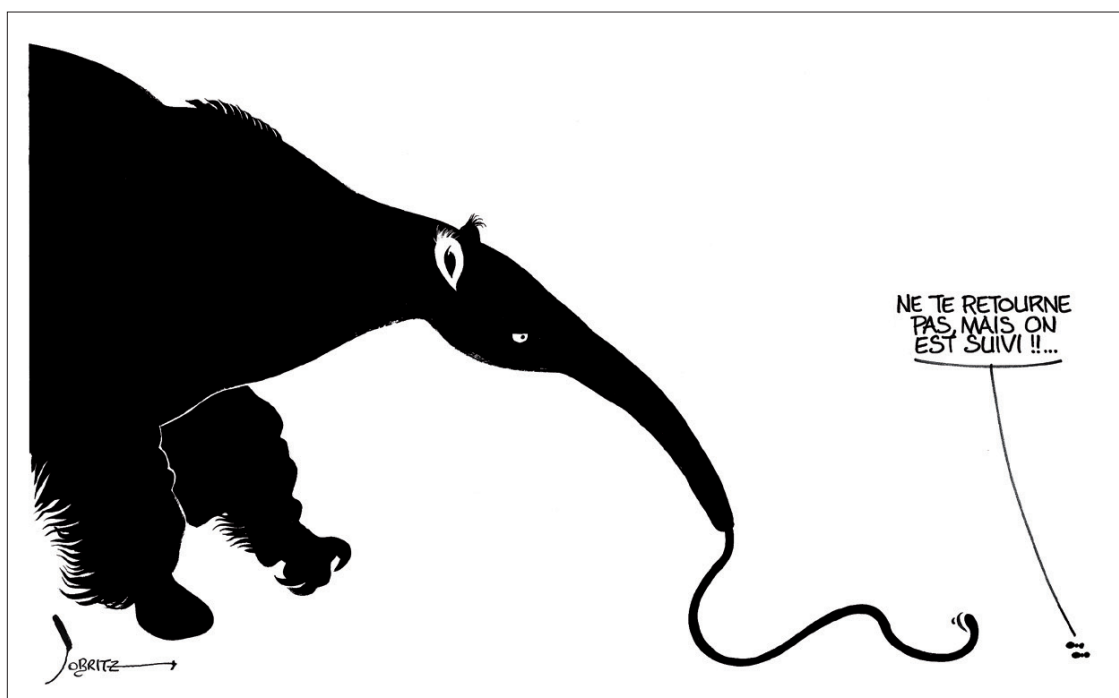


Fig. 6 : [Le tamanoir et la fourmi], [Non publié], 2010.

Ailleurs, Dobritz veut montrer que le petit, apeuré face au grand, a quand même les moyens de se défendre. Parfois il fait preuve d'audace et de courage comme ce tout petit poisson qui fait face à un énorme monstre marin pourvu de plusieurs rangées de dents aiguës. (Fig. 7) Il lui dit, d'un air menaçant malgré sa peur (que l'on perçoit par les bulles qui s'échappent de sa gueule ouverte) « Je vous préviens, je suis plein d'arêtes ». C'est David contre Goliath, la hardiesse fera-t-elle triompher le petit face au géant ? Autre histoire aquatique vue par Dobritz : un banc de poisson rencontre un poisson sans tête qui leur explique « c'est l'uniforme réglementaire pour entrer dans ma boîte !! » et ses congénères de répondre en cœur « Aïe !... ». Référence à la boîte de sardines mais aussi à l'entreprise (l'usine, le bureau, le bahut) définie ainsi en terme péjoratif. Perspective peu réjouissante pour les poissons encore libres de leurs allées et venues mais sans emploi les individualisant.

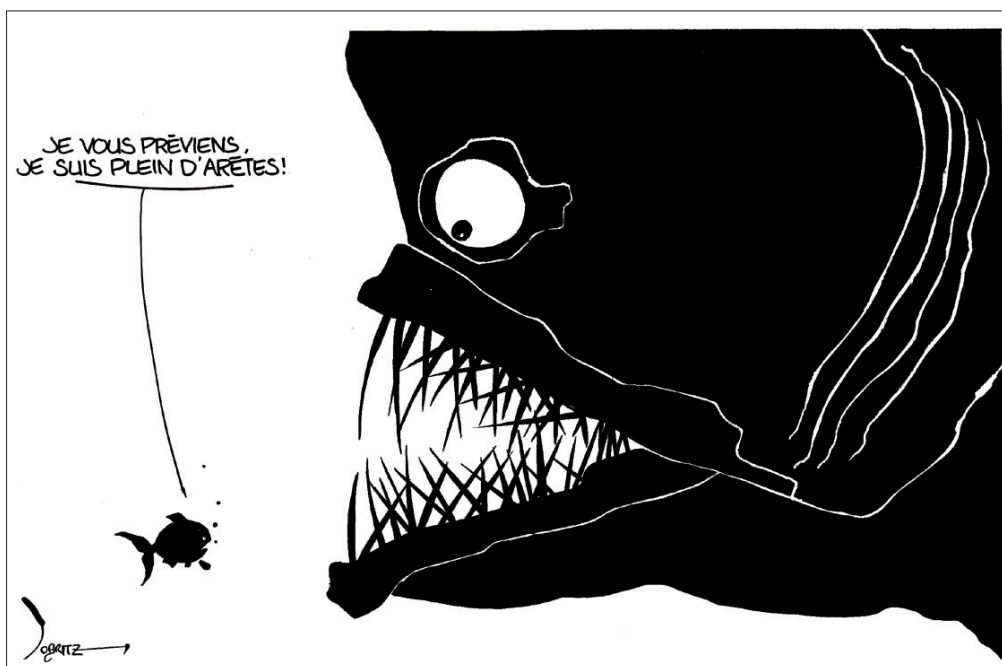


Fig. 7 : [Les poissons], [Non publié], 2010.

Dans l'imaginaire foisonnant de Dobritz, la végétation prend la parole, elle aussi. Moyen pour l'artiste d'étendre son champ de réflexion autour de son thème de prédilection, l'individu et les autres (face à eux, parmi eux, contre eux, en dépit d'eux,...). Par exemple, une feuille s'éloigne sans s'en détacher d'un bel arbre verdoyant en expliquant sa situation « Je suis agoraphobe ». (Fig. 8)

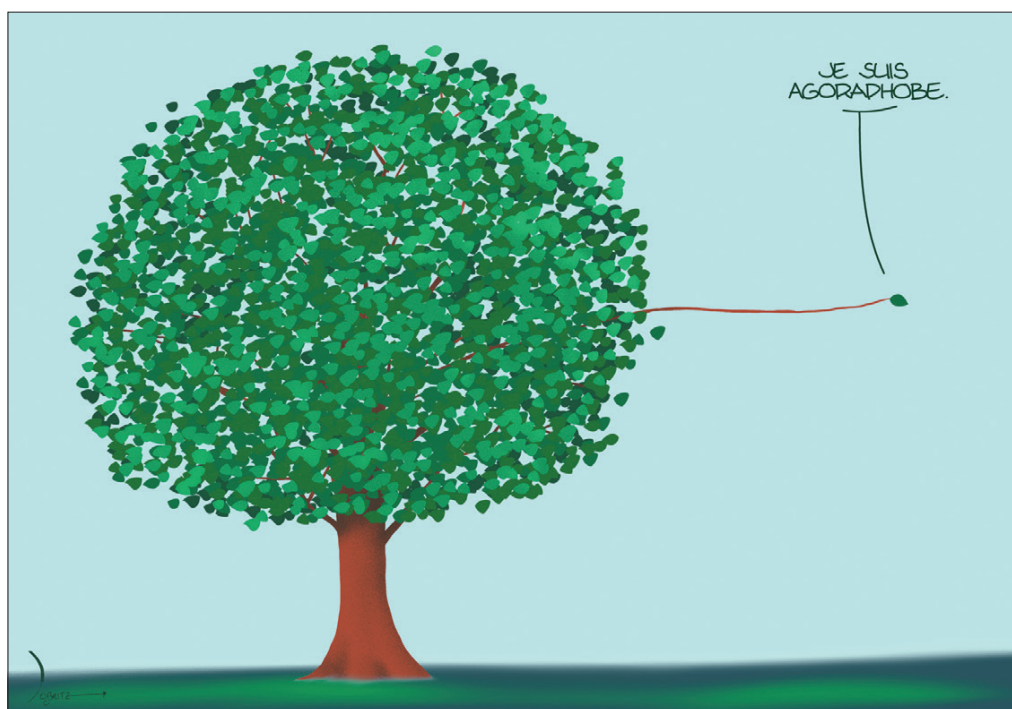


Fig. 8 : « Je suis agoraphobe », [Non publié], 2010.

Elle pousse sur une branche exagérément longue, elle appartient encore à la communauté dense du feuillage mais reste à distance : peur de la foule, peur d'y perdre ses repères et son identité. Ou bien cet autre dessin en noir et blanc publié dans le *Figaro* : l'arbre a un tronc soigneusement strié, ses feuilles sont serrées comme un tissu compact. (Fig. 9)

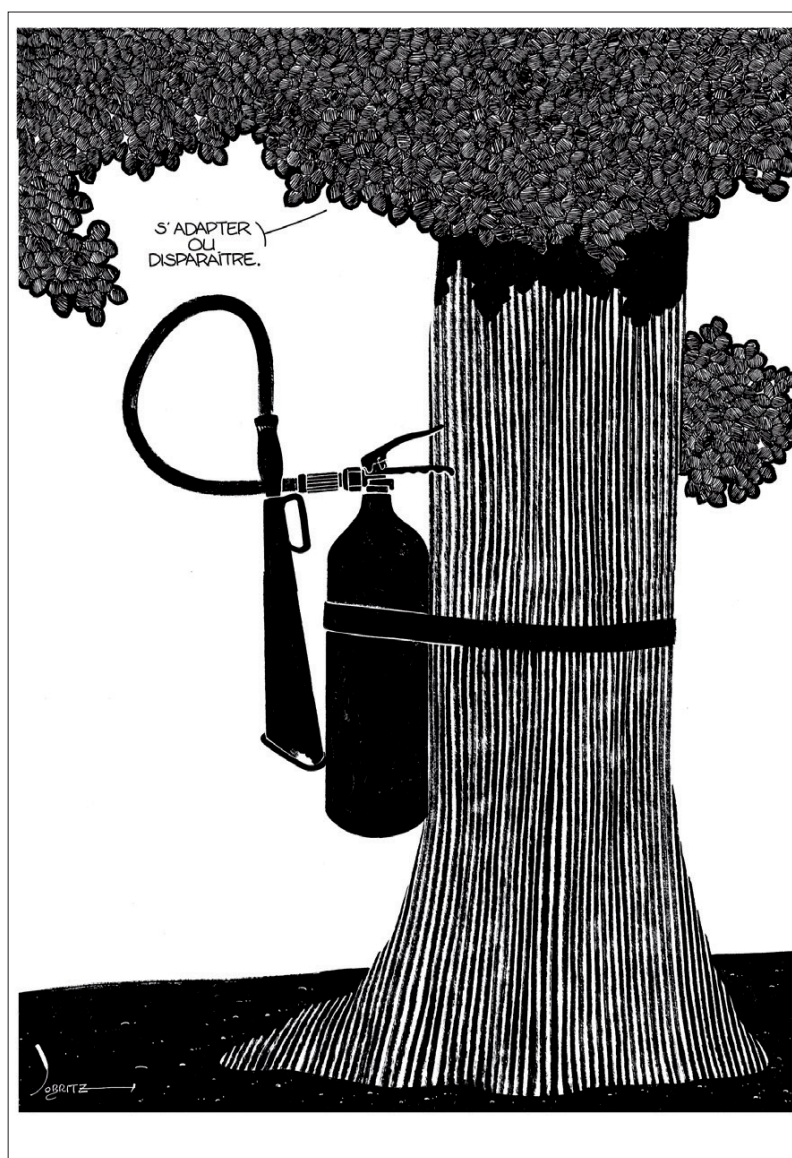


Fig. 9 : « S'adapter ou disparaître, Le Figaro, 2010.

C'est un arbre comme il faut, il est équipé d'un extincteur qui ressemble à un étrange animal accroché à son flanc et il dit avec résolution « s'adapter ou disparaître ». La première lecture de l'image renvoie à la pollution atmosphérique, véritable source d'inquiétude pour l'ensemble de la planète.

La deuxième lecture nous renvoie à l'inquiétude de l'homme civilisé et bien policé, obligé de s'adapter à un monde étouffant, sclérosant, contraignant pour s'y maintenir de plain-pied sans risque d'exclusion. Allusion ici à une fatalité sans appel : la peur n'est pas explicitement sensible dans ce dessin mais l'oppression qui en résulte la fait surgir en filigrane. Deux solutions s'offrent à notre imagination : accepter cette situation et mourir à petit feu ou la redouter et la fuir par tous les moyens, au risque d'être marginalisé. Ces quelques exemples montrent bien la problématique essentielle qui hante l'œuvre de Dobritz : dialectique formelle autour des concepts liberté/sécurité. L'aspiration à la liberté implique le risque de l'exclusion et la peur de manquer (d'identité et de lien social, d'argent, de respect), l'aspiration à la sécurité renvoie aux concessions et à la peur d'être prisonnier (d'un patron, d'une idéologie, d'une personne, d'un groupe). Dobritz illustre ainsi d'une façon récurrente la condition humaine pétrie de contradictions qui incitent à jouer de tous les artifices (rassurants, illusoires et à multiples intensités) pour différer la perspective de la souffrance et de la mort. Pour illustrer ce propos voyons l'image de ce petit homme en tenue décontractée (pull à pois sur une chemise au col fermé mais sans cravate) qui se tient derrière les barreaux d'une prison-ville (ou d'une ville-prison) (Fig. 10).

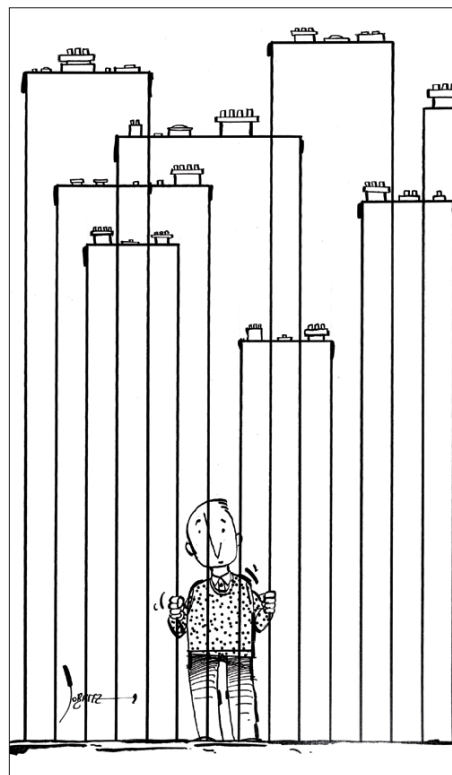


Fig. 10 : [Ville-prison], *Le Figaro*, 2010.

Les cheminées sur les toits évoquent le confort des foyers bien chauffés mais à la racine de ces constructions fantastiques, le petit homme est prisonnier. Il secoue les barreaux qui le retiennent, il compte sur nous, spectateurs, pour l'aider à s'évader. On s'identifie à lui, on compatit, le message est passé. C'est bien là le miracle du dessin qui condense en quelques traits de nombreuses idées antithétiques nous invitant à prendre du recul sur ce que l'on croit être la réalité porteuse de tant de plaisirs et déplaisirs. Dobritz est passé Maître dans cet art : en quelques traits, il synthétise des idées et nous rend complices de son humour désappointé.

Un regard panoramique et distancié

Autre aspect de l'approche graphique de Dobritz : il envisage fréquemment les situations qu'il veut décrire d'un point de vue panoramique, gommant par là-même les détails anecdotiques. Cela explique pourquoi il n'est pas réputé être un dessinateur de presse politique ou d'actualité à proprement parler. Il s'intéresse davantage à l'homme comme « entité » prise dans des problématiques existentielles qu'à l'individu reconnaissable par ses traits physiques et ses particularités psychologiques.

Quand il illustre des événements d'actualité (vite devenus historiques) c'est toujours avec le regard distant de l'aviateur en plein vol ou du géant qui se penche sur la terre. En 2004, à l'occasion du 15^e anniversaire des manifestations sanglantes de la place Tian'anmen (Chine) il réalise pour le *Figaro* un dessin explicite en deux parties : (à gauche) 1989, un petit homme est face aux chars, (à droite) 2004, il marche sur des bandes blanches devant des files d'automobiles prêtes à démarrer. (Fig. 11) Le discours de Dobritz sur le sujet est limpide : l'époque a changé (le régime politique s'est assoupli, l'essor nouveau du capitalisme en Chine apporte un confort individuel) mais le danger demeure pour le petit homme bien fragile devant ces véhicules de fer et d'acier, archétypes des périls encourus par l'humanité industrialisée.

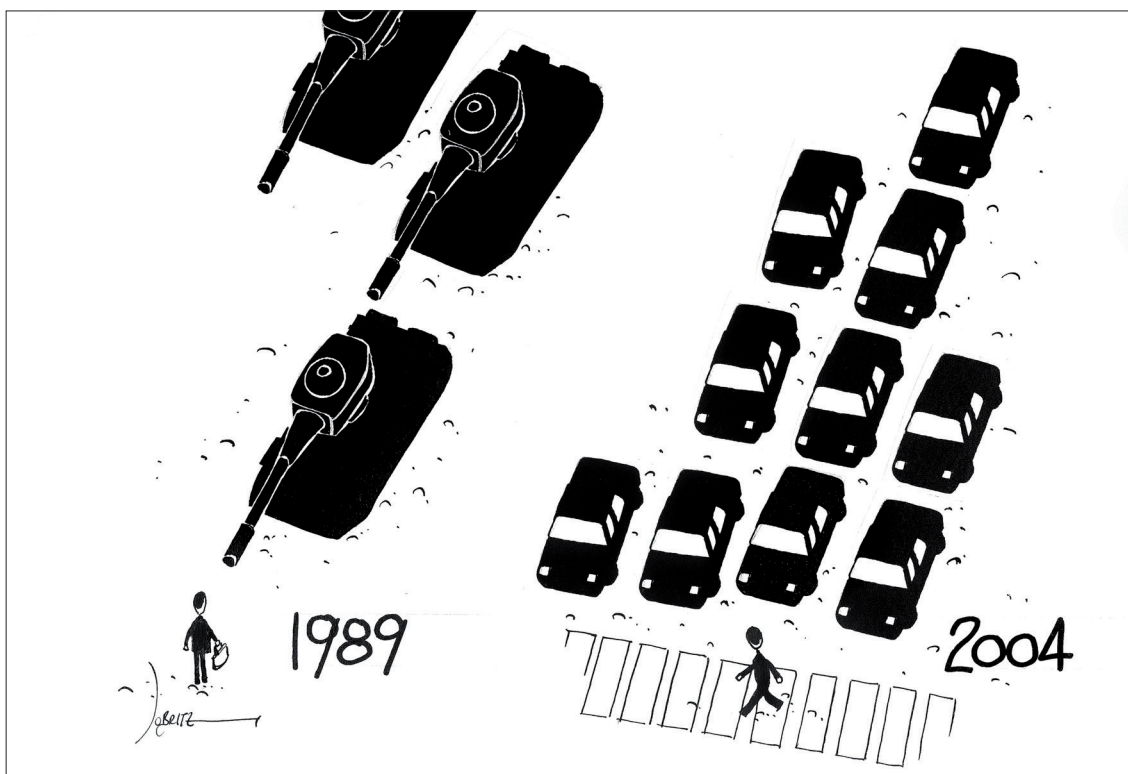


Fig. 11 : " 1989-2004 ", Le Figaro, 2010.

Dans un autre dessin, il évoque le massacre de 1997 à Louxor (Egypte). (Fig. 12) Sur un site archéologique, soixante-deux touristes ont été victimes d'un terrible attentat à la bombe. L'intensité du drame est évoquée par une construction de l'image en deux parties horizontales : la partie supérieure est occupée aux trois-quarts par un ciel chargé de nuages noirs. L'un d'eux a la forme d'une figure humaine allongée, munie d'une bombe dans sa main droite. La partie inférieure montre un paysage désertique où l'on aperçoit à vol d'oiseau trois pyramides. Ici encore Dobritz adopte un langage graphique particulièrement sobre et sans pathos. Il suggère la tragédie, il ne la décrit pas. Il en connaît l'épouvante mais il adopte comme toujours un style sobre qui laisse au spectateur la liberté d'interpréter le dessin à sa guise avec ses propres outils réflexifs. La liberté chère à Dobritz est aussi celle de tous les hommes, dans son esprit. C'est bien ce qu'il nous rappelle tout le temps. C'est un combat, un défi, la garantie d'une vie encore humaine faite d'amitié, d'amour et de confiance en l'avenir.

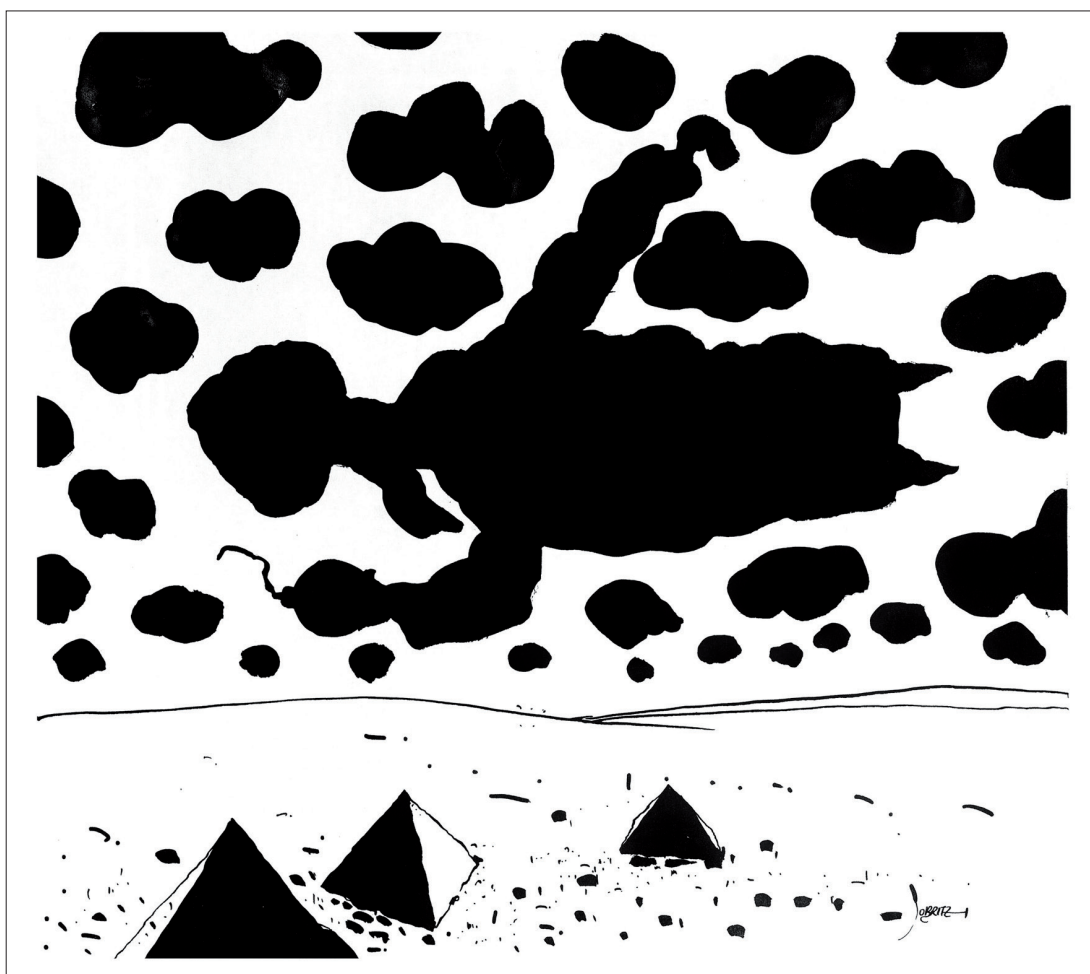


Fig. 12 : [Attentat à Louxor], *Le Figaro*, 2004.

Conclusion

Au terme de cette brève étude sur le travail de Dobritz, on apprécie le plaisir d'avoir parcouru l'œuvre d'un artiste « amphibie » à la fois dessinateur de grand talent, philosophe et poète selon les jours, amoureux éperdu de liberté en même temps qu'attaché à ses murs, fidèle en amitié et dans ses engagements mais en retour exigeant et exclusif, idéaliste désabusé, envié par beaucoup pour sa chance insolente et pourtant perpétuellement angoissé en quête de toujours plus, plus d'idéal, plus de reconnaissance, plus de liberté, plus de sécurité... Le portrait de cet artiste à multiples facettes est sans fin, on peut à son sujet énumérer encore de nombreuses contradictions qui font sa force et son originalité, la structure de sa personnalité si complexe et la matière de son inspiration : un « ourson bougon », voilà comment on le perçoit. Il accepte d'ailleurs avec amusement cette expression qui évoque quelque chose de sauvage dans son caractère. C'est avec courage qu'il a

mené sa carrière, c'est avec courage qu'il a pris des risques et c'est dans cette confrontation aux réalités de la vie qu'il a connu des peurs redondantes que son crayon, son humour distancié et son travail acharné lui ont permis de surmonter, de dépasser de transformer en images. Il nous les offre avec l'élégance d'un Prince. Il faudrait encore parler de son style, de ses outils, des différentes directions qu'il a suivies mais là n'est pas le propos. Dobritz réalise chaque année des centaines de dessins tous plus intéressants les uns que les autres ; ils s'ajoutent aux dizaines de milliers de dessins réalisés en quarante ans. On se prend à rêver que viendra un jour où un éditeur passionné et entreprenant s'engagera à publier l'ensemble de ces dessins pour permettre au grand public de découvrir ce monde original et délicat qui renvoie à toutes nos peurs profondes et nos questionnements sans réponses.

BnF, Estampes et photographie, Paris